

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

08 septembre
2019

Pasteure Pascale
Grosbras

Textes :

Proverbes 8,32-36 ;

Philémon 1,9-17 ;

Luc 14,25-33

Notes bibliques

Les textes

Pv – Heureux celui qui écoute la sagesse

Philémon – Invitation à Onésime pour qu'il accueille Philémon non comme un esclave mais comme un frère

Lc 14,25-33 – Réfléchir avant de s'engager en paroles et en actes

Ces textes *a priori* disparates ont en commun un fil rouge : ce à quoi nous engage la foi lorsqu'elle vient bouleverser notre existence et nous persuader qu'une autre sagesse que la nôtre nous met en route, en paroles et en actes.

Analyse – Luc 14, 25-33

La péricope précédente prenait place lors d'un repas où il était question de festin du Royaume ; celle-ci a lieu pendant la marche et il est question de suivre Jésus. L'auteur fait entrer en résonance l'activité des disciples – marcher – et le discours du maître et nous invite à marcher et à écouter à notre tour.

On parle souvent de « suivance » qui traduit le mot anglais *discipleship*, le fait d'être disciple, de suivre Jésus, ou l'allemand *Nachfolge* (utilisé par Dietrich Bonhoeffer dans le livre dont le titre est traduit en français par *Le prix de la grâce*) qui signifie « le fait de venir après », le fait de suivre. On trouve dans ce vocabulaire l'idée d'obéissance, de déplacement, de mouvement. C'est une façon d'affirmer que la foi n'est pas figée, qu'elle n'est pas un acquis ou un simple bagage, mais qu'elle est quelque chose qui met en route, qui oblige à un effort constant pour

suivre celui qui appelle. D'une certaine façon, il s'agit non pas d'être chrétien, mais de le devenir.

Comment devenir chrétien, dans ces conditions ? Chez Luc, cela prend la forme d'une impossible possibilité. Il y a, dans ce passage, l'idée d'une rupture nécessaire, mais si impossible aux yeux du monde qu'elle en devient absurde. Face à l'appel, il faut répondre oui ou non : impossible de s'engager à moitié seulement, de se résoudre à des demi-mesures, de s'abriter derrière de belles paroles ou de beaux projets. L'appel reçu exige que nous répondions, en notre nom propre, en disant « je » : ce n'est pas au nom d'une tradition, d'une culture ou d'une école de pensée, mais en disant « je », « je réponds, j'entends, je te suis, je risque ce pas de la foi ». Chaque croyant devient ainsi auteur de sa propre parole, parce qu'elle a été convoquée par un autre, éveillée par la foi d'un autre en nous. Le disciple, c'est celui qui honore la tradition de sagesse à laquelle il appartient, mais en découvrant la fidélité particulière à laquelle il est appelé, en découvrant la voix particulière qui lui est donnée. Le passage de Luc qui nous occupe aujourd'hui est ainsi construit : un encadrement narratif avec une introduction qui ouvre la scène en présentant le lieu et les personnages et une conclusion en forme d'exhortation (« que celui qui a des oreilles... ») et, au milieu, trois enseignements de Jésus (v. 26-27, v. 28-33 et v. 34-35). Notons que le prédicateur a tout intérêt à prendre la péricope dans son entier et non telle qu'elle est proposée par le lectionnaire, qui coupe l'exhortation finale.

L'introduction nous montre la foule, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas encore disciples, parce qu'ils ne savent pas encore ce que cela veut dire. L'enseignement de Jésus va être pour le moins radical !

En effet, il ne se contente pas d'expliquer qu'il faut rompre avec le passé pour pouvoir le suivre et être disciple : non, il faut aller jusqu'à *hair* (gr. *misein*) ses proches et jusqu'à sa propre vie. Pour le dire avec François Bovon dans son exégèse de l'évangile selon Luc, Jésus « estime que la mort à sa famille et à soi-même représente la face négative du devenir disciple, comme vendredi saint est nécessaire à Pâques » : « ici la haine n'est pas d'abord un sentiment, mais un acte ; quand la rupture sera opérée, le tunnel de vendredi saint traversé, la lumière de Pâques permettra d'aimer son prochain, famille comprise, non plus comme système clos, mais comme parents en Christ et créatures de Dieu ». La deuxième partie de ce premier enseignement porte sur la « croix ». Le châtimement de la crucifixion était bien connu de l'auditoire de Jésus car il était utilisé par les Romains pour mater les révoltes. Le condamné devait porter la barre horizontale de la croix jusqu'au lieu d'exécution où était déjà plantée la barre verticale. L'usage métaphorique de cette image renvoie à une souffrance, à un poids que l'on n'a pas choisi et qui accompagne un chemin vers la mort. Notons que le v. 27 peut se traduire de deux façons, selon l'usage qu'on fait de la négation : soit « quiconque ne porte pas sa croix et ne me suit pas », soit « quiconque ne porte pas sa croix mais me suit ». Dans le premier cas, on insiste sur la nécessité du double engagement de porter la croix et de suivre Jésus. Dans le deuxième cas, plus subtil, il s'agit de comprendre que chercher à suivre Jésus sans porter sa croix est pire que de renoncer à le suivre. Cette deuxième version a pour mérite de mieux s'articuler avec l'enseignement qui suit.

L'enseignement en paraboles sur la nécessité de réfléchir avant de s'engager renvoie peut-être à Pv 24,3-6 : « C'est par la sagesse qu'une maison se bâtit ; ainsi tu mèneras la guerre en calculant bien ». La première parabole évoque une construction et la nécessité de réfléchir à ce qu'on va construire et aux moyens mis en œuvre avant de commencer. Il faut avoir les moyens de ses ambitions, sinon on passe pour un idiot aux yeux de ses voisins, en plus d'avoir jeté l'argent par les fenêtres ! A celui qui part plein d'enthousiasme sans s'interroger sur ce que son choix exigera de lui, il est dit qu'il est idiot et qu'il sera objet de dérision. C'est qu'il avait une idée très précise du but à atteindre et une grande confiance en ses propres ressources, mais il manquait de la sagesse qui consiste à réfléchir à son engagement. La parabole du roi parti en guerre contre plus fort que lui précise le propos : il faut avoir la sagesse d'évaluer ses forces pour ne pas se perdre dans un combat perdu d'avance. La chute recentre le propos : c'est parce que le paysan comptait sur ses ressources et le roi sur ses troupes qu'ils n'ont pas vu la nécessité de réfléchir autrement. Les fausses sécurités nous enferment dans un mode de pensée qui s'avère mortifère et qui nous éloigne de la condition de disciple. L'évangile tel que le comprend Luc est radical : pour pouvoir être disciple, il faut renoncer au pouvoir, à tous les pouvoirs, à toutes les fausses sécurités, naissance, appartenance religieuse, argent ou armes.

L'enseignement sur la saveur du sel semble arriver comme un cheveu sur la soupe, mais la métaphore est utilisée par les trois auteurs synoptiques (Marc, Matthieu et Luc). Être disciple, c'est une bonne chose, tout comme le sel est une bonne chose. Certes – mais encore faut-il le rester, encore faut-il que le sel conserve sa saveur. Ce passage est assez énigmatique : en effet, à trop vouloir suivre la parabole, on oublie qu'il est chimiquement impossible que le sel perde sa saveur... L'interprétation devra donc trancher : on pourra choisir un accommodement avec le texte, qui prend au sérieux ce qu'il dit sur la possibilité que le sel ne sale plus, et aller dans le sens apparent de la parabole (il faut tenir bon dans la durée, sinon on ne sert plus à rien et on est jeté dehors, c'est-à-dire en dehors du Royaume). On pourra aussi choisir de prendre l'absurde du texte à la lettre et dire que du sel qui ne sale pas, ça n'existe pas... C'est la deuxième option qui a été retenue pour la prédication proposée ici.

Que celui qui a des oreilles entende : l'impératif final, adressé à la foule, incite à une relecture. Être disciple, qu'est-ce donc ? Ce n'est en tout cas pas une sinécure... L'exigence extrême qui est présentée ici a été suivie, dans l'histoire de l'Église, par ceux qui ont fait le choix de la rupture avec le monde pour entrer dans une obéissance sans compromis. On peut cependant lire les choses autrement, en imaginant que la nécessité de la rupture est surtout intérieure, en réponse à un appel qui libère un « courage d'être » pour parler comme Paul Tillich, une liberté souveraine qui dépend du « serf-arbitre » (Luther), de l'engagement du chrétien envers Dieu, qui trouve dans ce lien sa vraie liberté et sa propre voix.

Proposition de prédication – Haïr sa vie ?

Nous sommes les esclaves de choses plus fortes que nous, en nous-mêmes. Et d'autant plus que ces choses se présentent comme bonnes. Les valeurs... y compris les valeurs chrétiennes... sont souvent de ces impératifs écrasants que nous essayons de respecter, du mieux que nous pouvons, et même de transmettre, parce que nous y croyons... Mais ces choses sont plus fortes que nous, et nous les servons. Nous les respectons, nous leur faisons confiance. Et lorsque ces valeurs tout à coup nous apparaissent comme ce qu'elles sont, des maîtres sans respect pour notre faiblesse et notre humanité, lorsque ces valeurs s'écroulent à nos propres yeux, que reste-t-il ? Lorsque notre image parfaite de nous-mêmes comme bon citoyen, comme bon époux, bonne épouse, bon parent, s'écroule, que reste-t-il ? La solitude. La solitude la plus profonde. Celle qui consiste à se dire : puisque tout ces liens, tous ces idéaux, sont sans valeur, alors je serai parfait tout seul. Je me suffirai à moi-même. Je ne mettrai plus ma confiance ni dans ma famille, ni dans les valeurs communes, ni en rien d'autre que moi-même. Nous connaissons tous, nous avons tous connu, de ces instants où tout vacille, où plus rien ne va de soi. Où il nous semble qu'en ce monde, tout ce qui nous reste c'est nous-même. Seul(e) au monde. Et nous connaissons tous, nous avons tous connu, cet instant où même nous-même nous semble inconsistant, inexistant, où nous ne savons plus qui nous sommes. L'instant où nous sommes obligés de renoncer à cette image de nous-même « comme il faut ». Lamentable image de nous-mêmes...

Toutes ces choses auxquelles on croyait, qui nous donnaient notre consistance, notre identité en ce monde, notre identité face aux autres, tout cela nous semble vide de sens. Être enfant, parent, conjoint, et même être nous-même, plus rien n'a de sens. Plus rien ne nous rend légitime à nos propres yeux. Car tout ça ne me dit pas qui je suis... Tirillé entre toutes ces identités, je ne sais pas qui je suis. Rien de tout ça ne fonde qui je suis.

C'est pourtant bien dans cette solitude, dans ce dépouillement, que nous connaissons tous, que vient nous rejoindre une Parole qui nous dit : c'est toi, mon enfant, que j'ai choisi pour me suivre. C'est en Dieu, et en Dieu seul, que tu placeras ta confiance. C'est dans la relation avec Dieu, et avec Dieu seul, que se construira ta véritable identité. Au cœur de ta vie, il y a cet endroit mystérieux, que toi-même tu ne peux pas nommer, mais qui donne à ta vie tout son souffle et son désir. Ne confonds pas ! Ce ne sont pas tes diverses identités dans ce monde qui te donnent le désir d'être disciple. Ce n'est pas d'être enfant de, ou frère ou sœur de, ou parent de, qui te donnent la véritable joie de vivre, mais ce qui est bien au-delà de toutes ces identités ; celle que Dieu te donne, celle qu'il tisse avec toi.

Hair nos valeurs les plus sacrées, nos liens les plus établis, ceux qui nous donnent le sentiment d'être légitimes face au monde et face à nous-mêmes, ce n'est pas sacrifier ce qu'il y a de meilleur en nous. C'est s'ouvrir à la

possibilité qu'il y ait autre chose de bien plus important que tout ça. Autre chose qui n'est pas là pour nous donner le sentiment d'être respectable, acceptable, légitime, qui n'est pas là pour faire de nous des bons citoyens, mais qui est là pour nous permettre de suivre le Christ.

Peut-on choisir cette voie-là ? Peut-on choisir d'abandonner toutes ces identités qui nous constituent dans le monde où nous vivons, qui donnent du sens à toutes nos relations humaines ? Jésus, avec nous, en deux courtes paraboles, se pose la question : peut-on choisir cette voie ? Peut-on choisir de le suivre, lui, le Christ ? Car il s'agit bien de faire un choix. Et, comme l'homme qui s'assoit avant de construire sa tour, comme l'homme de guerre qui s'assoit avant d'envoyer ses troupes au combat, il s'agit de réfléchir. De ne pas dire « oui bien sûr » sans savoir. Mais de peser ce qu'il nous en coûtera. Ce qui nous attend, c'est le risque que tout ce qui nous rend légitime à nos propres yeux disparaisse. Combien d'entre nous sommes prêts à ce risque-là ? Qui est capable de tout laisser pour devenir disciple ?

Il faut bien, oui, faire un choix, peser la dépense, et se demander si on peut vraiment.

Et admettre que c'est aussi possible qu'au sel de perdre sa saveur. C'est-à-dire, impossible... Admettre, après mûre réflexion, que c'est un choix impossible. Personne ne peut choisir ça. On ne peut pas choisir de suivre le Christ. C'est une exigence à laquelle il est impossible de satisfaire par soi-même. Alors comment ? comment être disciple ?

Par nous-mêmes, par choix, ce n'est pas possible d'être disciple du Christ. Être disciple n'est pas un choix raisonné, c'est la réponse à l'appel de quelqu'un qui chamboule notre vie. Ce n'est pas appliquer une morale, c'est reconnaître qu'au cœur même de notre vie, au-delà de toutes nos idoles, de toutes nos fausses sécurités, se trouve une autre réalité. Celle où nous nous savons faibles et incertains, celle où, déjà, nous haïssons notre vie. Et Jésus nous dit : haïr ta vie, c'est le premier pas sur le chemin. Haïr ta vie, c'est-à-dire ne pas lui accorder toute ta confiance. Haïr ta vie, c'est-à-dire renoncer à faire comme si, malgré tout, elle pouvait être parfaite, par choix.

Si tu ne suis pas le Christ en portant tout ce qui fait ta faiblesse, tes failles, tes fautes, ta désespérance de toi-même, tout ce qui te pèse, tu ne seras pas disciple. Si tu vas au Christ en croyant que tu peux par toi-même échapper à ton désespoir, au vide de sens au creux de ta vie, si tu vas à lui en étant satisfait de toi-même, tu ne seras jamais que disciple de toi-même.

Venir au Christ non par choix mais en réponse à un appel ; venir au Christ non dans l'illusion de notre perfection
mais chargés

de tout le poids de notre confusion ; venir au Christ non en conquérants, mais en mendiants de la grâce... alors, et alors seulement, un souffle de vie renaît, une espérance s'esquisse. Une promesse que nous ne possédons pas ; un amour qui ne nous appartient pas, mais qui nous est donné. Une confiance que nous n'avons pas à gagner, ni à justifier. Une vie nouvelle, encore inconnue, qui peut prendre tous les visages. Une vie nouvelle qui nous permet d'habiter autrement ce monde ; d'habiter autrement nos relations à nos proches, à nos parents, nos maris et nos femmes, à nos enfants ; d'habiter autrement notre relation à nous-mêmes. Habiter tout cela, non pas comme ce qui donne du sens à notre vie, mais comme les lieux, divers et imparfaits, où notre véritable identité peut s'épanouir, où notre véritable vie peut se vivre. Sans jamais oublier que notre véritable identité, elle est ailleurs. Elle est dans le lien de confiance, radical, incassable, qui nous lie à Dieu. Parce qu'il l'a choisi. Parce qu'il nous en a fait le cadeau. Liés de confiance à un autre que nous-mêmes, nous pouvons nous risquer à vivre autrement tous nos autres liens, au monde, aux autres et à nous-même.

Seigneur, ce matin comme tous les jours, tu accueilles notre misère. Tu n'exiges pas de nous que nous la vainquions, mais tu nous offres de la traverser. Nous venons vers toi avec nos espérances inabouties et le poids de nos jours, avec nos peurs et nos espoirs, avec nos liens de famille, d'amitié et de vie, avec nos forces et nos faiblesses, nos joies et nos peines. Nous t'en prions, appelle-nous à toi, plus fort que tous ces appels-là. Appelle-nous à toi et donne-nous de te suivre.

Amen

Coordination nationale Evangélisation - Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr